

Études littéraires africaines

KOUROUMA, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998, 362 pages

Madeleine Borgomano



Number 6, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042145ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042145ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Borgomano, M. (1998). Review of [KOUROUMA, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998, 362 pages]. *Études littéraires africaines*, (6), 60–62. <https://doi.org/10.7202/1042145ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'histoire a pour cadre une ville africaine : Cotonou. L'intrigue se noue autour de deux personnages principaux : la prostituée de luxe Nono et Adolphe Saklo, un boxeur surnommé Dendjer. Au fil des amours tumultueuses de Nono avec le député Kpakpa, l'auteur évoque la vie politique du pays et ses innombrables "combines" ; Dendjer, qui a gardé un cœur pur au cours de sa fulgurante carrière de pugiliste aime Nono et est prêt à tout pour la garder. Mais le destin est en marche et le roman se terminera dans une apocalypse généralisée : éventration de Kpakpa, suicide de Dendjer et folie de Nono.

Notre pain de chaque nuit est loin d'être notre pain de chaque jour, celui qui nourrit, fortifie et contribue au bien-être. Il est dévastateur, nocif, c'est "le sexe à trappe". Tous ceux qui s'en nourrissent en meurent. Dans ce texte, on parle beaucoup de sexe mais, grâce au style de l'auteur très riche en images et en africanismes, le vocabulaire ne choque pas. Roman à sensation dont le récit est à la fois linéaire et truffé de suspenses et de rebondissements, c'est une fresque de la société africaine qui apparaît. Une constellation de thèmes, un entrelacs de symboles : la corruption, la prostitution, le fétichisme, la polygamie, l'égoïsme et le cynisme des élus du peuple, les pratiques électorales, la misère dans les villages, le fonctionnement de la police, etc. Très vite, *Notre pain de chaque nuit* brise les barrières spatio-temporelles pour donner à réfléchir sur les grands thèmes philosophiques tels que l'absurdité de la vie, la destinée humaine, le concept du bonheur, le déterminisme, le manichéisme.

■ Rodolphine WAMBA

Université de Dschang-Cameroun

CÔTE-D'IVOIRE

■ KOUROUMA, AHMADOU, *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES*, PARIS, SEUIL, 1998, 362 PAGES.

Plutôt indéfinissable, le genre "roman" offre un espace très accueillant. Comme l'écrit Kundera : "Le roman est liberté quasi illimitée" (*L'Art du roman*, p.107). De cette liberté, Ahmadou Kourouma use généreusement. Son dernier livre, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, semble d'abord n'avoir pas grand-chose de "romanesque". Son titre, très étonnant et provocateur, donne le ton ironique, ou plutôt, comme Kourouma le dit lui-même, "sarcastique", et annonce la comédie historique et politique. Ce titre enferme aussi le récit dans un premier cercle : c'est seulement à la dernière page que la phrase du titre est expliquée, par un mot du "sora", le griot des chasseurs, au dictateur Koyaga : "car vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront" (p. 358). Ainsi le dictateur-chasseur conçoit-il la démocratie, lui pour qui la fron-

tière entre bêtes sauvages et hommes reste très floue !

Kourouma emprunte à la tradition orale une forme à laquelle il plie le roman, celle du "donsomana". Soucieux de son lecteur, le roman en donne lui-même une définition. En malinké, le donsomana est un "récit purificateur. C'est une geste" (p. 10). Outre son effet "cathartique", le donsomana est supposé avoir un pouvoir magique de restauration. C'est parce que le président-dictateur Koyaga a perdu les talismans qui lui ont assuré pouvoir et salut, "le Coran et la météorite", que détenait sa "maman", qu'il met en branle cette cérémonie propitiatoire.

Le système d'énonciation est très complexe et multiplie les distances. Koyaga est à la fois le témoin-spectateur de ce récit, son destinataire et son destinataire, mais il n'est (presque) jamais le sujet du discours. Le conteur, lui, se voit démultiplié : d'abord le griot musicien de la confrérie des chasseurs, le "sora", et son "répondeur", le "cordoua", le "fou" qui peut tout se permettre. Sans compter quelques acteurs, comme Macléديو, "ministre de l'orientation" (p. 9). Mais pas l'acteur principal, devenu auditeur muet à qui l'on raconte sa propre histoire.

Le récit, qui commence là où l'histoire, provisoirement, s'achève, enferme plus encore le texte dans un mouvement circulaire qui se mord la queue. Il reproduit alors la forme même d'une pratique magique des grands chasseurs : "planter la fin de la bête (sa queue) dans son commencement (sa gueule)" (p. 66). Ainsi "tous les nyamas étaient condamnés à [...] tourner en circuit fermé dans les restes de la bête". Les hommes vaincus subissent rituellement le même traitement : émasculés, les testicules enfoncés dans la bouche. Cet acte terrible, mais magiquement efficace, est répété comme un refrain tout au long de cette sanglante "geste".

Mais il faut ajouter que ces cercles ne sont pas vraiment clos et l'histoire pas vraiment achevée : "Tant que Koyaga n'aura pas récupéré le Coran et la météorite, commençons ou recommençons le donsomana purificateur" (p. 358). Car la magie est toute-puissante : elle est au cœur du pouvoir, en Afrique. Peu importe que le lecteur non africain reste sceptique, l'efficacité de la magie réside dans la foi universelle qu'elle suscite. Et d'ailleurs, comment ne pas croire qu'un tel récit puisse avoir des pouvoirs magiques ? Aussi l'histoire, comme la récitation, tourne-t-elle en rond et ce cercle vicieux nous menace-t-il d'un éternel retour. Une fois de plus, Kourouma a trouvé une "forme-sens" très puissante qui fait de son "roman" un texte sans limites, un texte-acte.

Pourtant le sujet qu'il a choisi de traiter cette fois, celui de ces dictatures à la fois terribles et caricaturales qu'ont subies presque tous les pays d'Afrique après leurs indépendances, est devenu extrêmement commun dans la littérature romanesque africaine depuis les années 80. On ne compte plus les portraits, souvent violents et truculents, de ces "pères de la nation", d'Adiaffi à Sembène Ousmane, en passant par Henri Lopes, et tant d'autres ; tous les écrivains se sont inspirés de ces figures à "Pleurer Rire", pour reprendre l'heureux titre de Lopes. Kourouma, jusqu'alors à

contre-courant, serait-il rentré dans le rang ? On ne pourrait le croire que si l'on réduisait le roman à son sujet, à son contenu narratif, comme, d'ailleurs, certains courants littéraires et critiques africains ont parfois été tentés de le faire. Même dans ce cas, d'ailleurs, *En attendant le vote des bêtes sauvages* se distingue. Et d'abord par son envergure. En faisant le portrait et la biographie d'un président-dictateur, Koyaga, il parvient à présenter tous les autres. Le prétexte est un "voyage initiatique" du nouveau chef d'état, ordonné par le marabout "oniromancien" qui interprète le rêve d'une vieille femme. Le but du voyage est un apprentissage : "s'enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie" (p. 171). Le succulent récit de ce voyage occupe la quatrième "veillée" (il y en a six), de loin la plus longue, qui se situe au centre exact du livre. Les chefs d'Etat sont désignés, comme il se doit, par leur totem animal. D'abord l'homme caïman, Tiékoroni, qui est aussi "l'homme au chapeau mou" (p. 194), le "sage de l'Afrique, le bélier de Fasso". Puis l'homme au totem-hyène, l'Empereur du pays aux deux Fleuves (p. 194). L'homme au totem-léopard, souverain de la République du Grand Fleuve (p. 213), pays de mines d'or et de diamants (p. 236). Enfin le "potentat au totem chacal du désert" (p. 241), un roi du Pays des Djebels. On voit déjà que les "modèles" de ces "dictateurs", comme d'ailleurs celui du "héros" (totem faucon), ne sont pas très difficiles à reconnaître : des pseudonymes transparents, des événements fictifs ressemblant à s'y méprendre à des faits historiques. Il suffit, pour déchiffrer les clefs du roman, de connaître un peu l'histoire récente de l'Afrique. Mais cette connaissance n'est peut-être pas si répandue et risque de sélectionner les lecteurs.

"Tout est vrai", répondait Kourouma au journaliste un peu surpris de tant d'excès. Et c'est terrible. Ce roman de Kourouma est encore plus bouleversant, voire même traumatisant, que les deux autres.

L'écrivain reste un conteur à la verve inépuisable. Mais il a assagi son style, bien moins "malinkisé" que celui des *Soleils des Indépendances*, comme s'il ne fallait pas disperser l'attention, ni démultiplier les signes. Le texte entier est si profondément africain, à tous les niveaux - au point, certainement d'en devenir opaque pour les non initiés - que l'écriture peut presque s'effacer. Mais pour laisser toujours le dernier mot à la voix de la tradition. Les titres des vingt-quatre chapitres qui subdivisent les six veillées, sont tous des proverbes (authentiques, dit Kourouma). Et chaque chapitre se ferme sur trois proverbes portant sur la tradition, qui entretiennent avec le récit des liens complexes et souvent mystérieux. Voici le dernier cité, qui ouvre une petite porte d'espoir à la fin d'un roman plutôt désespérant : "La nuit dure longtemps, mais le jour finit par arriver" (p. 358).